

Manipulation, autoritarisme, communautés pyramidales

Cours transversal 10

1. Spinoza

Cette problématique hautement polémique ne concerne pas vraiment l'œuvre de Spinoza, mais il y a tout de même quelques remarques éclairantes à tirer de certaines analyses du *TTP*.

La question de la manipulation porte sur la puissance à « faire croire », dont un esprit trompeur et malin peut disposer, en fonction de l'exercice du droit naturel de la force qu'il s'autorise, à savoir le régime immédiat de l'appétit et du désir de domination. Il table sur une dimension mécanique en notre corps (celle des émotions) et en notre esprit, sensible à la répétition, à la force du ton et à la séduction de la rhétorique employée. Spinoza, comme les autres héritiers de Descartes (Malebranche, Pascal, Leibniz), est attentif à ce qu'on appelle l'« automate spirituel » en nous, à savoir la machine des affects et des idées qui nous enchaîne nécessairement aux séries des affections et à celles des idées.

Cet automate spirituel nous mène tout naturellement à la servitude, lorsque l'esprit est soumis à la force des idées du souverain (sophiste, prêtre, charlatan, chef de guerre, prophète, législateur), mais pas toujours : je puis aussi m'appuyer sur la « courroie d'entraînement » des affects et des idées pour mémoriser, apprendre, et même inventer des choses nouvelles. Cela dit, c'est bien le sens négatif qui est important ici, dans la mesure où la manipulation suppose une différence de pouvoir et de « hauteur » entre le « maître du sens » (l'interprète dominant qui envoie des signes) et la marionnette, le pantin, l'automate qui suivent au doigt et à l'œil les injonctions du souverain. Le manipulé n'est censé ni penser ni interpréter, il doit juste consentir à l'obéissance, suprême preuve de mépris politique. Spinoza ne cessera de critiquer l'appétit de domination des théologiens qui transforment la religion en instrument de servitude et d'ignorance.

Il est à noter d'ailleurs que les théologiens en question ne supportent pas la contradiction, ce qui est une preuve de faiblesse. Les témoignages concordent : Spinoza fut très tôt un trouble-fête, questionnant, semant le trouble et le doute dans les esprits, notamment à propos de certaines incohérences de l'Écriture. Le *herem* de 1656 n'est pas venu du ciel, il a sa logique. Cela invite à une réflexion sur la question de l'autorité. Max Weber en distinguait trois formes, la tradition, l'aura et la compétence rationnelle. Les rabbins, ennemis de Spinoza, ont joué sur les trois tableaux, la tradition juive, leur compétence de lecteurs et d'interprètes et, sans doute, mais un peu moins, l'aura (le charisme). Or une autorité ne devient une autorité que si l'on y croit, et c'est l'obéissance qui fait le sujet, comme le soutient Spinoza. La vraie autorité ne se décrète pas, mais évidemment le maître du sens peut exiger obéissance. **En général, la crise d'autoritarisme survient lorsque l'autorité « naturelle » échoue, ce qui montre que l'autoritarisme est une faiblesse qui se dissimule sous tes oripeaux de la violence (menaces, expulsion, châtiments).** Les rabbins autoritaires excluent Spinoza de la Synagogue parce que celui-ci ne croit plus à leurs histoires extravagantes, dissimulant le véritable message de la Bible.

En ce sens, les communautés autoritaires ne peuvent être que des communautés verticales: le vrai sens vient d'en haut (de Dieu), et les prêtres, les rois (de droit divin), les gourous ne manquent pas d'invoquer des paroles et des

inspirations célestes, dont ils seraient les « porte-voix », comme si la transcendance divine avait élu ses hérauts. L'image de la pyramide renvoie évidemment aux mythes égyptiens du Pharaon, mais donne également à penser la teneur de l'écrasement que subit la multitude du peuple à l'époque de ce qu'on a pu appeler, avec Karl Wittvogel, le « despotisme oriental ». Spinoza ne manque pas de refuser, aux esprits superstitieux qui invoquent un rapport direct d'écoute et d'interprétation avec Dieu, la légitimité de leur « traduction », car le sens divin des choses ne vient pas d'en haut, il est immanent en nous, intérieur et donc, dans une certaine mesure, horizontal, et c'est un argument supplémentaire en faveur de l'autorité véritable de la démocratie.

2. Eschyle

Deux formes de manipulation sont mises en œuvre dans les pièces de ce programme, et elles rejoignent le thème passé « faire croire ». Les attaquants argiens tentent de manipuler les Thébains en les intimidant. Leurs cris, leurs attitudes, les propos tenus, les armes exhibées ont pour but de susciter l'effroi et de semer la terreur avant même que le combat commence. Il s'agit surtout, par le biais des boucliers et des devises exhibés, de prétendre que la justice et les dieux sont de leur côté. La défense des Thébains serait donc vaine et vouée à l'échec et l'anéantissement. La violence verbale est aussi utilisée par le héraut égyptien, de façon plus brève, mais d'autant plus intense qu'elle a réellement lieu en scène, alors que les menaces des attaquants argiens nous sont connues par la médiation du messenger. Là où les attaquants argiens optaient pour l'intimidation par l'exhibition de leur puissance, le héraut, lui, manifeste exclusivement un autoritarisme forcené : « En route ! En route vers la galiote, de toute la vitesse de vos jambes ! ou, alors on verra des cheveux arrachés, oui, arrachés, des corps marqués au fer, des têtes coupées, d'où gicle à flots le sang du massacre », « tu vas monter dans la nef, oui dans la nef que tu le veuilles ou ne le veuilles pas », « quand on traîne une rebelle, on n'épargne pas ses cheveux », « si tu ne te résignes pas à gagner le vaisseau, ta tunique ouvragée sera déchirée sans pitié » (p. 80-81), « des seigneurs, vous en aurez bientôt en nombre : les fils d'Égyptos ! N'ayez crainte vous ne vous plaindrez pas de manquer de maîtres. » (p. 82)

Derrière les manifestations de puissance et de violence, nous avons noté toutefois la présence de manipulations oratoires plus subtiles : les suppliantes et leur père ont soin d'adopter une voix, une attitude, des gestes, des emblèmes susceptibles d'inspirer d'abord confiance au roi, puis de l'impressionner et de faire croître l'effroi, quand les jeunes filles menacent de se pendre aux statues des dieux argiens. Les Danaïdes et leur père organisent ainsi une progression subtile, depuis des stratégies douces, comme la maïeutique qui permet de faire formuler au roi lui-même l'origine commune entre les suppliantes et son peuple, jusqu'au chantage qui marque l'acmé du premier épisode. La stratégie mise en place par Pélasgos, pour convaincre le peuple d'Argos par une « adroite harangue », n'est pas sans évoquer elle aussi une forme de manipulation : « je vais convoquer les gens de ce pays, pour disposer en ta faveur l'opinion populaire ; puis à ton père, j'enseignerai le langage qu'il convient de tenir », « que la Persuasion m'accompagne et la Chance efficace ! » (p. 69)

Les communautés sont essentiellement horizontales dans la culture athénienne. Certes, le chœur a un coryphée, mais qui n'est que le porte-parole. Les quatorze soldats argiens et thébains sont mis sur le même plan. Deux figures seulement s'élèvent au-dessus du groupe, les deux rois Étéocle et Pélasgos, mais nous verrons plus loin qu'il s'agit d'une solitude qui les expose à plus de risques, et non d'une puissance infligée à leur peuple.

3. Edith Wharton

On se souvient de la structure pyramidale de la société new-yorkaise, dont rend compte la fin du chapitre VI, au moment où Mrs Archer s'apprête à aller voir la famille qui occupe le sommet de l'échelle sociale, les Van der Luyden :

Dans la jeunesse de Newland Archer, la société de New York pouvait être comparée à une petite pyramide solide et glissante où aucune fissure apparente ne s'était encore produite.

La base, formée par ce que Mrs Archer appelait « des gens modestes », se composait d'une majorité de familles honorables, telles que les Spicer, les Lefferts, les Jackson, qui s'étaient élevées au-dessus de leur milieu par des alliances avec les clans dirigeants. Mrs Archer l'affirmait souvent : on n'était plus aussi difficile qu'autrefois et, avec la vieille Catherine tenant un bout de la Cinquième Avenue, et Julius Beaufort l'autre, on avait perdu le respect des anciennes traditions.

Sur ces fondements solides, mais sans éclat, la pyramide s'élevait en diminuant vers le sommet, composée d'un bloc compact et brillant représenté par le groupe des Newland, Mingott, Chivers et Manson. Beaucoup de gens croyaient que ces familles atteignaient le sommet de la pyramide, mais elles-mêmes, au moins les personnes de la génération de Mrs Archer, savaient qu'aux yeux d'un généalogiste sévère, un petit nombre de privilégiés pouvaient seuls prétendre à cette éminence.

[...] Tout le monde savait quels étaient ces privilégiés : les Dagonet de Washington Square, qui descendaient d'une vieille famille anglaise alliée aux Fox ; les Lanning, qui s'étaient entre-alliés avec les descendants du comte de Grasse, et les Van der Luyden, descendants directs du premier gouverneur hollandais de New York, et apparentés depuis plusieurs générations aux aristocraties française et anglaise. (chapitre VI)

Cette structuration de la communauté new-yorkaise, hiérarchisée, verticale peut aussi s'entendre en termes de sphères allant du cercle privé à la société réunie lors de bals, dîners, ou du mariage de May et Newland, en passant par les familles Archer et Welland et des parents plus éloignés. La cohésion sociale y est assurée par l'autorité ou la séduction, le prestige ou la manipulation : il s'agit moins de convaincre, d'argumenter que de persuader de façon plus ou moins larvée, insinuante.

Peu de personnages, dans cette société policée, exhibent leur autorité, sauf peut-être Julius Beaufort, dont l'arrogance et la brutalité sont celles d'un parvenu, ou bien alors il s'agira d'une tyrannie domestique, celle du maladif Mr Welland auprès de sa famille sommée de partir en vacances au bord de la mer. L'autorité est le plus souvent feutrée : invitation prestigieuse car les Van der Luyden du Vieux New York et du cousin le duc de Saint-Austrey en l'honneur d'Ellen, manipulation de Newland, jeune avocat, par son patron Mr Letterblair, qui agite le spectre du scandale et du déshonneur qu'il y aurait à entrer dans une famille entachée par le divorce d'Ellen, douce réception finale organisée pour le départ forcé d'Ellen – ce qui est un comble – par les jeunes mariés eux-mêmes, au grand désespoir de Welland, son amant de cœur... **Cette « main de fer dans un gant de velours » serait bien résumée par les deux oxymores utilisés par Edith Wharton pour définir l'éthos, le rapport aux autres de Mrs Van der Luyden et de son époux : « douceur glaciale » et « amabilité glacée »** (chapitre VII).